

Café géographique, 18 Octobre 2006

Une autre mondialisation : la migration transnationale

MOURIR AUX PORTES DE L'EUROPE

Les transmigrants subsahariens à l'épreuve des politiques européennes anti-migrants

Mehdi ALIOUA

Mehdi ALIOUA est sociologue à l'Université de Toulouse-Le Mirail. Son travail de recherche sur la transmigration des Africains subsahariens fait de lui un spécialiste compétent et sollicité de cette autre forme de la mondialisation : la migration transnationale.

INTRODUCTION

UNE AUTRE MONDIALISATION : LA MIGRATION TRANSNATIONALE

Avant de commencer, je tenais à remercier les organisateurs du Café Géo de m'avoir invité et vous remercier d'être venu débattre avec moi de ce sujet. Merci, d'abord parce que c'est toujours très plaisant de confronter ses recherches avec un public moins académique et moins scolaire que celui du monde universitaire. Mais merci aussi parce que je pense que le sujet de ce soir permet d'apporter quelques éléments de compréhension à la mondialisation et aux évolutions sociologiques qui l'accompagnent et qui chamboulent ce qu'on appelle la Société et la Nation, censée être le support juridico-politique et idéologique de celle-ci. Finalement, de façon plus ou moins indirecte, ce seront donc des changements entre les individus, les groupes auxquels ils se réfèrent et le Territoire, la Nation et l'Etat dont il sera question ici.

En effet, la mondialisation n'implique pas seulement l'ouverture des échanges économiques et la circulation de flux financiers, mais aussi un déplacement incessant d'hommes et de femmes de toutes origines et de toutes conditions. Ces derniers, en se déplaçant, charrient avec eux leurs univers relationnel et symbolique, leurs identités et leurs savoir-faire, et ils utilisent la dispersion dans l'espace comme une ressource.

Il ne peut y avoir de mondialisation des relations économiques sans mondialisation des personnes et de leurs réseaux sociaux pour "transporter" les relations économiques. Que ce soit des entrepreneurs à la recherche de nouveaux marchés, des cadres supérieurs formés dans les écoles prestigieuses des pays riches qui suivent les grandes entreprises multinationales, des travailleurs peu qualifiés et souvent exploités à la recherche de ressources, des chômeurs, des étudiants à la recherche de formations de qualité, des petits commerçants, etc., tous ces acteurs sont amenés à migrer et à établir des stratégies de mobilité afin de subvenir à leurs besoins¹ et/ou à faire fructifier leurs capitaux économiques et sociaux.

Pendant d'une mondialisation des échanges, ces processus complexes de mobilité internationale produisent une véritable "mondialisation par le bas". Ces nouveaux phénomènes migratoires

¹ On pourra lire à ce propos afin de dépasser l'a priori et le clivage sociologique entre les migrants riches et les migrants pauvres, Alain Tarrus, *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationale*, L'Harmattan, Paris, 1992.

réinjectent, dans ce qu'il est commun d'appeler la "mondialisation", une dimension sociale : les Etats-nations (et les territoires qui les sous-tendent) se trouvent reliés les uns aux autres par des relations sociales que tissent des millions de personnes au fur et à mesure de leurs déplacements, de leurs "norias", superposant ainsi aux rapports sociaux institués dans des cadres nationaux, des réseaux sociaux transnationaux. Et c'est ce point précis, cette superposition de logiques, de règles, de but et de mobilités qui sera mon fil conducteur.

Les scientifiques constatent partout dans le monde que les migrations internationales connaissent depuis une quinzaine d'années une forte accélération, caractérisée par une reconfiguration importante :

- élargissement du profil des individus en mouvement : de plus en plus de femmes, enfant, diplômés, chômeurs, cadres,
- diversification de leurs logiques de circulation,
- diversification de leurs stratégies,
- multiplication de leurs destinations,
- et multiplication des lieux successifs d'installation, avec utilisation de lieux de transit.

La migration transnationale des africains subsahariens, mouvement migratoire de grande ampleur qui fait traverser à ses acteurs le continent Africain, du sud au nord, plus ou moins "irrégulièrement", les introduisant ainsi dans l'espace maghrébin en vue de rejoindre l'Europe en traversant la Méditerranée, faisant d'un pays comme le Maroc un espace rebond, répond tout à fait à ces caractéristiques.

L'EUROPE FORTERESSE : ON MEURT AUX FRONTIERES DE L'EUROPE

Mais maintenant pour entrer maintenant dans le vif du sujet, il faut tout de même rappeler que ce qui nous réunit se soir c'est aussi un triste et dramatique constat : on meurt aux portes de l'Europe, on meurt par milliers et les chiffres sont en constante extension !!!

Notamment, depuis 2003-2004, depuis que l'Union européenne dans le cadre de l'"externalisation" de sa politique d'immigration et d'asile, fait pression sur les pays du Maghreb pour qu'ils jouent le rôle de garde-frontières en empêchant migrants et exilés, qui jusqu'alors transitaient par leurs territoires, de poursuivre leur route vers l'Europe. Les conséquences de ce déplacement du contrôle sont lourdes. Les événements de l'automne 2005, qui ont vu plusieurs Africains subsahariens tomber sous les balles de l'armée marocaine et de la Guardia Civil espagnole alors qu'ils tentaient de franchir la frontière hispano-marocaine à Sebta et Melilla en sont la manifestation la plus dramatique.

Plus globalement, depuis 1992, qui est la période d'entrée en vigueur de Schengen et du visa Schengen (visa européen permettant de circuler dans tous les états membres), depuis 1992 et l'ouverture de ces routes périlleuses, on commence à ramasser les cadavres. Peu au début, puis de plus en plus avec une accélération préoccupante depuis 2 ou 3 ans.

Depuis 1992, les plus basses estimations chiffrent à 4000 le nombre de noyés dans la traversée du détroit de Gibraltar (certaines ONG Marocaines très sérieuses estiment que ce chiffre devrait être au moins multiplié par deux) et au moins autant dans le désert du Sahara, ce qui ferait officiellement pour cette région de la Méditerranée occidentale un total de 8000 morts !!! Ces chiffres, pourtant minimum et consensuels, font froid dans le dos ! Mais le plus impressionnant c'est leur augmentation constante : rien que depuis 2006 il y aurait eu 3000 morts dus à l'augmentation de la traversée vers les Canaries, plus longue et plus dangereuse. Cela signifie qu'il y a douze fois plus de morts, et qu'à mesure que la frontière européenne est repoussée vers

le Sud par cette externalisation, sa dangerosité s'accroît. Pour Ali Bensaad, cela ferait 25 morts par mètre de glissement de la frontière vers le Sud !

Pour donner un autre ordre de grandeur, depuis septembre 2000 et la seconde Intifada, on dénombre un peu moins de 5000 morts, schématiquement près de 1100 Israéliens et 3900 Palestiniens. Il y a plus de morts sur les routes africaines qui mènent en Europe que pour la seconde Intifada, plus que la guerre qui vient d'avoir lieu au Liban. Nous sommes vraiment face à une guerre, une guerre ouverte aux migrants, et les conséquences sont ces milliers de morts.

L'U.E est en train d'imposer un véritable "cordon sanitaire" à l'Afrique. Les transmigrants sont les victimes de politiques prises "par le haut" par des technocrates qui ne les comprennent pas et les traitent d'indésirables. Ils sont les victimes des grillages que l'on ne cesse d'élever, des technologies et des forces humaines et militaires que l'on mobilise à leur rencontre. Bref, ils sont les victimes de la guerre qui leur est faite. Pourtant on voudrait nous faire avaler, c'est ce que font les médias et même certaines ONG, que ces migrants sont victimes de leurs modes migratoires. Ce qui sous-entend que "si ils ne veulent pas mourir sur les routes, ils n'ont qu'à rester chez eux !". On voudrait aussi nous faire avaler qu'ils sont plus victimes des "filiales de passages clandestines" que des moyens militaires mis en œuvre par les Etats qui les combattent ! Il suffit d'écouter les rhétoriques des ministres de l'intérieur de tous les pays d'Europe pour s'en convaincre. La guerre aux migrants est déclarée. Les victimes se comptent par milliers, mais c'est tantôt la faute aux migrants eux-mêmes, tantôt celle des Etats de transit jugé non démocratiques, ou celle des soit disant mafias, mais jamais on ne remet en question les politiques migratoires successives qui ont pourtant montré leur échec, puisque non seulement elle produisent des drames mais ne tarissent pas les sources de la migrations.

Alors il difficile de comprendre tout cela si on ne revient pas aux premiers concernés, aux acteurs principaux de ces reconfigurations migratoires qui sont les victimes d'un conflit larvé qui ne dit pas son nom.

DES SOCIETES DE TRANS-MIGRANTS EN MOUVEMENT

Construction identitaire en situation migratoire : les collectifs de trans-migrants.

Depuis qu'on a imposé les visas et restreint considérablement le nombre d'entrées en Europe, c'est-à-dire qu'on a bouché les voies légales, ils sont des milliers à partir de chez eux pour aller chercher ailleurs des moyens de subsistance. Fuyant la misère, les guerres, les épidémies et le chômage, ou se sentant tout simplement "à l'étroit" dans une société qui ne leur offre rien à la hauteur de leurs ambitions, ces migrants ont quitté et quittent encore leurs pays, en traversant le continent, étapes par étapes, et en se dirigent pour la majorité d'entre eux vers l'Europe.

Partis de chez eux avec un projet migratoire plus ou moins individuel, ces transmigrants circulent peu à peu collectivement, contournant et instrumentalisant les cadres législatifs et les frontières des Etats-nations qu'ils traversent. Leur très long et dangereux parcours est d'abord *transnational* : ce sont des *trans-migrants*. Si j'insiste sur le terme, c'est pour accentuer le fait que non seulement ces populations migrantes, qui sont amenées au cours de leur périple à coopérer ensemble au-delà de leurs particularismes, sont de plusieurs nationalités, mais surtout que cette nouvelle forme migratoire est le résultat de l'établissement de réseaux sociaux transversaux aux Etats-nations qui permettent à ces acteurs de circuler dans et à travers ceux-ci malgré leur volonté de contrôle territoriale. Ils tentent ainsi de réaliser leur projet migratoire : ils

utilisent la dispersion dans l'espace comme une ressource, ou, pour le dire avec leurs mots, "ils vont chercher leur vie"².

Sur les routes, ces transmigrants se trouvent livrés à eux-mêmes : en quittant leur pays et en traversant d'autres pays et en s'y installant sans autorisation, ils se sont mis à la fois hors de portée de l'Etat-nation, et donc de sa protection, mais aussi hors-la-loi, en porte à faux avec les pays qu'ils traversent. Ce faisant, ils se retrouvent marginalisés, exclus, voir même pourchassés et déportés. Ils ne peuvent plus compter alors que sur eux-mêmes. Et en cours de route, ce "eux-mêmes" est gonflé par le nombre de candidats à la migration : il s'élargit au rythme incessant des mobilités. Les transmigrants se croisent donc dans les étapes qui rythment cette migration et s'enrichissent à la fois de nouveaux venus et d'autochtones qui suivent le mouvement.

Si ce mouvement migratoire débute de manière hétéroclite, en terme de lieux, de raisons et de situations, une fois partis de chez eux avec un projet migratoire personnel, ces acteurs se réorganisent collectivement durant les étapes qui rythment leur périple. Ils se reconnaissent entre eux et coopèrent car ils créent peu à peu une histoire commune, une "aventure" : leur projet migratoire et leur mode migratoire se ressemblent et les rassemblent.

Une fois au Maghreb, après avoir traversé le Sahara, ils se greffent sur les circulation euro-maghrébines et espèrent comme leurs homologues maghrébins rejoindre les rives espagnoles et italiennes et au-delà l'Europe. Lorsqu'ils arrivent au Maroc, ils ont généralement écoulé tout leur argent dans le long et périlleux voyage qui les a menés jusque là. Ils espèrent *passer* le plus vite possible, mais n'ont généralement plus assez de moyens financiers pour payer cet ultime passage. En attendant de tenter le *passage* ou après l'échec de ce dernier, ils doivent se réorganiser dans un endroit sûr et stable où ils pourront vivre le temps de redéfinir leur projet migratoire et de reconstituer un petit capital. C'est ainsi que des camps de fortunes se sont établis au fil du temps dans les forêts du nord du Maroc, suggérant à l'observateur une grande précarité certes, mais également une structure organisationnelle et une solidarité inter-migrants impressionnantes. D'autres, certainement les plus nombreux, préfèrent se diriger vers les grandes villes de Casablanca et de Rabat pour y implanter des collectifs d'entraide.

Ils s'organisent en *collectifs* se fondant sur leur complémentarité, sur leurs points communs : leur nouvelle identité d'"aventuriers"³, de "clandestins". Ces individus se reconnaissent entre eux, à l'intérieur d'un espace qu'ils traversent au cours de leur migration transnationale, car ils créent peu à peu, au fil des circulations, une histoire commune, une "aventure" : leurs projets migratoires se ressemblent et les rassemblent. Malgré la diversité des appartenances nationales et socioculturelles, la coopération devient le seul moyen de faire face à l'adversité. Les stratégies de passage individuel se redéfinissent alors collectivement. Par exemple, lorsque ceux qui vivent dans les camps de fortune au nord prennent la décision "d'attaquer le grillage"⁴ pour passer à Sebta ou à Melilla à l'aide d'échelles qu'ils ont eux-mêmes confectionnées, le "bureau politique" élu ou autoproclamé pour diriger le collectif désigne d'un côté ceux qui devront faire diversion afin de mobiliser les autorités frontalières, avec même parfois la "mission" de se faire prendre, et d'un autre ceux qui pourront passer. En se confrontant entre eux, ces transmigrants adoptent une position collective et en coopérant ils apprennent par l'expérience des autres, puis par la leur, à passer les frontières.

² Les francophones autant que les anglophones utilisent la formule "je vais chercher ma vie" pour expliquer, et par la même légitimer, leur migration.

³ L'« aventure » ! C'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes leur migration.

⁴ C'est ainsi qu'ils nomment le fait d'escalader à l'aide d'échelles les hauts grillages que l'U.E et l'Espagne ont édifiés le long des frontières terrestre de Sebta et de Melilla, enclaves espagnoles encastré dans le territoire national marocains.

Ainsi, des populations migrantes aux origines hétéroclites, passent, circulent et s'installent dans les sociétés maghrébines, superposant leurs mobilités, leurs logiques et leurs stratégies migratoires. Il est alors aisé de concevoir que si ces transmigrants subsahariens, quels que soient leurs statuts et leurs origines, appréhendent ces lieux comme des relais migratoires, c'est qu'ils pensent y trouver des relais sociaux qui leur permettront de s'y introduire et d'y trouver des moyens de subsistance. De façon générale, si de nouveaux trans-migrants subsahariens ne cessent d'arriver et de circuler dans l'espace maghrébin, c'est bien parce qu'ils trouvent dans ces étapes des personnes-ressources qui leur indiquent comment s'insérer afin d'y survivre jusqu'au prochain départ. La densité relationnelle implique bien une densité démographique.

Projet migratoire, passage et savoir-circuler : une certaine envie de l'ailleurs

A ce stade, il s'agit de rappeler que migrer, c'est d'abord un projet. Et pour ce qui nous concerne, une migration transnationale sans projet de passage n'en est pas vraiment une. Cette migration transnationale est le résultat d'un projet dans le sens de l'image d'une situation que l'on espère atteindre, c'est à dire tout ce par quoi les personnes tendent collectivement ou individuellement à modifier le monde qui les englobe, ou eux-mêmes et leur position dans cet environnement. Ainsi, ces trans-migrants élaborent individuellement un projet migratoire, qui souvent se confond avec un projet de vie et qui ne peut se réaliser dans leur esprit que par le passage dans un ailleurs où ils espèrent trouver les moyens de réussir leurs ambitions.

Puis, ils partent de chez eux en se dirigeant vers la frontière la plus proche : "(...) Le plus important c'est de partir. Tu dois partir ! Tu dois sortir du pays, après, tout est possible !", témoigne un jeune Ghanéen. Ensuite, en cours de migration, ils négocient collectivement ce passage en traversant ensemble toutes les frontières (nationales, naturelles, sociales, culturelles, etc.) qui se dressent devant eux : leur projet migratoire se réalise d'abord et avant tout dans le passage.

Autrement dit, dans cette conception phénoménologique, le trans-migrant est d'abord un individu qui a l'idée de la migration, puis qui déplace avec lui non seulement son savoir-faire, ses compétences mais aussi un imaginaire, un modèle d'interprétation et de perceptions qui produisent la sensation d'altérité, de sortie réussie hors d'un territoire initial et de ses repères, et ce quelque soit l'espace. Il apparaît alors qu'il se réalise en tant qu'acteur de sa vie en se dotant d'un projet migratoire qui devient, en cours de migration, un projet de vie.

D'ailleurs, c'est comme cela qu'ils qualifient eux-mêmes leur migration : "Je vais chercher ma vie", "C'est l'aventure", "Nous, nous sommes les vrais aventuriers du XXIème siècle !". Dans leur esprit, l'Eldorado existe, et ils comptent tout mettre en œuvre pour y parvenir, quitte à traverser des contrées inconnues et à mettre plusieurs années pour y parvenir. C'est que leur vie, c'est la migration. Même si tous ne s'en rendent pas compte, depuis le départ leur vie est menée par la mobilité. Grâce à cette mobilité, les problèmes passent au second plan, car durant leur voyage ils réalisent la première partie de leur projet, migrer. A chaque étape ils se rapprochent de plus en plus de leur objectif et ils réajustent en même temps leur projet.

De plus, le fait de décider de partir envers et contre tout, c'est aussi faire partie de ceux qui prennent leur destin en main. La mobilité devient alors une réalisation *en soi* et une réalisation *de soi* : c'est leur nouvelle identité, celle des "aventuriers" qui ne se sont pas "laissés faire" et ont tenté l'ascension de la "montagne Europe". L' "aventure" est un jeu risqué, mais ils l'acceptent parce que leur projet est plus fort que la crainte. "Nous savons ce qui nous attend en cours de route. Mais, nous, nous sommes déjà morts ici ! Alors mourir physiquement pour une cause ne nous effraie pas plus... C'est la seule chance que nous avons et il faut la tenter !", racontent des jeunes Maliens.

Tout le long du parcours, des embûches sont là, se dressant devant eux comme pour mettre leurs projets à l'épreuve. Et c'est en les surmontant qu'ils se reconnaissent entre eux car ils se racontent toutes ces histoires sur leur parcours ou ceux de leurs compagnons. Ils se racontent les difficultés qu'ils ont endurées, les morts qu'ils ont enterrés, mais aussi les moyens qu'ils ont mis en oeuvre pour s'en sortir et ceux qu'ils espèrent pouvoir mettre en oeuvre dans un futur proche. Lorsqu'on passe du temps avec ces transmigrants, on se rend vite compte que tous leurs sujets de conversation gravitent autour du voyage. Malgré toutes les épreuves, et parce qu'ils ont traversé toutes ces épreuves, ils se reconnaissent entre eux et gardent le rêve d'une existence meilleure. "J'aimerais aller au Canada à partir de l'Espagne, me marier et vivre tranquille. J'ai suffisamment souffert, je ne veux penser qu'à l'avenir" témoigne une jeune nigériane. "Même si je dois y laisser la vie, je veux tenter le voyage. (...) c'est dur oui, mais je poursuis un vrai but.". Leur détermination est inébranlable.

En entrant en relation avec d'autres trans-migrants, en échangeant des services, des informations et en se racontant leurs projets et leur périple, ils définissent une certaine identité qui va leur permettre de développer une conscience collective et également des compétences sociales. Savoir passer les frontières, par exemple, est un savoir qui s'élabore progressivement et qui s'expérimente collectivement durant les étapes. Ces étapes sont aussi un intermède entre un ensemble dans lequel ces trans-migrants veulent passer et celui où ils sont. Et c'est le réseau qui permet de faire la jonction entre les étapes en obtenant des informations sur les espaces qu'ils comptent traverser et la manière d'entrer en contact avec les collectifs qui s'y trouvent et qui sont susceptibles de les aider. C'est grâce au réseau que cette migration transnationale est possible : c'est la structure relationnelle qui permet d'orienter le projet migratoire et les trajectoires qui en découlent en nouant des relations déterritorialisées. C'est une boussole, car les trans-migrants qui passent d'un espace de régulation à un autre indiquent à ceux qui suivent comment réussir ce passage en se basant sur leurs propres expériences, nouant ainsi des relations déterritorialisées.

Mais cela suppose que les signes balisant les routes soient reconnaissables par tous, c'est-à-dire qu'une identité collective rapproche socialement tous ces individus et permettent aux acteurs d'interpréter les codes qu'ils élaborent. Tous ces signes sont en effet le résultat d'une multitude de relations sociales qui, liées les unes aux autres, non seulement forment des réseaux sociaux qui s'établissent transversalement aux nations, le long des routes migratoires, étapes par étapes, mais également leur confèrent une identité spécifique. C'est pour cela que ces "aventuriers" sont des nomades modernes. Voyons comment Adama, un jeune Camerounais, le raconte :

Moi : Et quand tu es arrivé sur Alger, comment tu as fait pour trouver des maisons, des des...Comment tu sais où aller ?

Lui : En fait, il y a... quand on arrive sur place on cherche d'abord où on peut trouver les frères... noirs. On n'est jamais seul. Avec des amis donc, on cherche où on peut trouver des frères noirs. Chacun a des renseignements et on s'entraide pour trouver comment voir ces frères qui vont nous aider à vivre ici. Il y a un quartier au nom de "Boualika" où on trouve les frères noirs qui attendent le travail au bord de la route. Donc ils sont nombreux qui attendent, ils font l'auto-stop pour trouver du boulot. Il y en a qui viennent les chercher en voiture, pour les amener chez eux, pour faire des travaux ménagers, ou pour du nettoyage...ou pour dans des chantiers tu fais la maçonnerie ou nettoyer un chantier, des choses comme ça...

Moi : Et comment savais-tu qu'il existait un quartier comme ça où les...

Lui : En fait, déjà, quand tu es à Tamanrasset, on est en contact avec ceux qui sont là-bas...on a les téléphonés et ils nous disent comment ça se passe là-bas. Donc, une fois arrivé à Alger on sait comment on s'oriente. (...) En fait c'est ceux qui quittent devant nous, si quelqu'un s'avance avant moi, on a une cabine téléphonique sur laquelle on peut les appeler, mais la plupart des cas on travaille par e-mail. On se communique. Quand tu as une adresse, ça permet de localiser nos frères qui sont devant...donc, ils essayent de nous éclaircir les petites difficultés qu'il y a sur la route.

Moi : Et toi, quand tu arrives, est-ce que tu fais pareil avec ceux que tu as laissés?

Lui : Evidemment ! Si par exemple j'ouvre ma boîte (e-mail) et un ami m'écrit, je lui dis par exemple "bon voilà, c'est comme ça, c'est dur, mais si tu tiens à arriver, puisque tu es déjà dans le bain, voilà comment tu dois faire..., c'est comme ça...Donc, euh, c'est ça, là-bas à Boualika, on a trouvé des jobs !..." Oui, en fait...euh, j'ai travaillé dans des chantiers, des travaux vraiment très très pénibles. J'ai essayé d'économiser. Une fois économisé, je prends la route pour le Maroc...c'est comme ça. Une fois j'arrive à Maghnia, la frontière entre le Maroc et l'Algérie, c'est la même opération qui continue. Soit il y a des algériens qui fournissent des papiers et comme ça on essaye de traverser la frontière de nuit, soit des frères qui font les guides...eh oui, il y a des frères qui ont quitté avant nous, et ce sont eux qui ont ouvert la route ! (...). Et tout ça, ça ne t'appartient pas qu'à toi ! Tu dois aussi aider les frères qui suivent. Bien sûr tu peux pas beaucoup... t'as déjà beaucoup dépensé tes sous, avec les guides et tout... et c'est pour ton voyage à toi ! Mais c'est comme ça qu'on fait, quoi. On se communique... euh (...).

LA "CLANDESTINITE" COMME DESTINEE COMMUNE : LE VIOLENT FACE-A-FACE MIGRANT / ETAT

D'abord, pour commencer, il faut insister sur le fait que les mouvements migratoires auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui partout dans le monde doivent aussi être compris à la lumière de la formidable érosion actuelle du champ politique de la nation comme limite de la démocratie, que la mondialisation et la figure du migrant étranger interpellent. Au niveau planétaire, les désirs d'émancipation individuelle, les logiques qui les sous-tendent ainsi que les stratégies mis en œuvre pour y parvenir, soulignent combien les dynamiques définies par de nouveaux seuils d'individualisation de la vie sociale et par la construction de nouvelles formes d'agrégation de la vie collective, dans lesquels les logiques collectives et individuelles se croisent en des lieux toujours plus complexes et souvent en dehors des institutions et des cadres nationaux de socialisation et de production identitaire, travaillent et modifient en profondeur les ordres sociaux institués par les Etats-nations.

Pour la migration transnationale des Africains subsahariens, il faut garder à l'esprit que nous sommes véritablement devant une opposition de logiques, devant un face-à-face : les logiques d'Etat s'opposent aux logiques d'émancipation individuelle. En effet, face aux logiques sécuritaires et souverainistes menées "par le haut", celles des Etats, il y a des volontés individuelles de mobilité et d'action en dehors des règles édictées, règles que les acteurs ressentent comme leur étant imposées. A contre courant de la logique d'Etat de droit, les collectifs de transmigrants s'arrogent le droit, justement, d'utiliser les espaces laissés vacants par le contrôle étatique, le temps de se réorganiser et de rebondir. Ce ne sont pas pour autant des criminels au sens moral du terme. Ces trans-migrants échappent en partie à l'aliénation de l'Etat en apprenant à passer les frontières, toutes les frontières : autant celles d'un Etat souverain que les frontières sociales. Inassignable dans cette logique à la localité et à la normativité, les trans-migrants dit "clandestins" apparaissent menaçants aux yeux du pouvoir des Etats-nations fondés sur la territorialité, le centralisme et la sédentarité.

Deuxièmement, au niveau des Etats et de leurs politiques, la dimension individuelle est généralement niée dans la migration. Les désirs, les ambitions, les projets, les stratégies des migrants ne paraissent pas importants, tant dans les politiques d'immigration, c'est-à-dire celles de recrutement et celles d'accueil, que dans les politiques restrictives visant à stopper ou à réguler la migration. Nous sommes souvent enclins à concevoir la migration comme un phénomène strictement collectif. Le langage courant est plein d'expressions renvoyant à des "flux", des "vagues", des "envahissements", des "cohortes", des "assauts".

Or, la migration, à l'image de nombreux autres phénomènes humains, s'élabore d'abord dans le projet individuel. Puis elle est le résultat d'une interaction permanente entre décisions individuelles, ambitions personnelles et matérialisation du projet migratoire d'une part, et d'autre part des contraintes sociales qui lui sont opposées et de l'environnement où elle se réalise. L'être humain n'est jamais seulement un pion sur un échiquier qu'il ne contrôle pas, il n'est pas seulement une victime. Il est aussi un stratège pour lui-même et pour ses proches, cherchant constamment à trouver la manœuvre qui lui permettra d'améliorer sa condition. Il négocie inlassablement sa position en des logiques d'action qui ne peuvent être comprise strictement par la seule allégeance aux ordres sociaux institués, ou en voie de constitution : ni strictement ceux des hiérarchies locales ou de l'Etat-nation, ni seulement ceux des recompositions territoriales ou de la mondialisation économique capitaliste.

En effet, les transmigrants subsahariens, ne supportant plus les situations qu'ils vivaient dans leur société d'origine, ont élaboré un projet migratoire, projet qui se réalise par le passage dans un ailleurs. Et à l'origine de ce projet, il y a un imaginaire : les trans-migrants nourrissent les mêmes rêves qu'ont eu durant des décennies les Européens qui ont migré partout dans le monde, et notamment aux Amériques, celui de "l'Eldorado", celui de "nouvelles frontières". Ces Africains conceptualisent l'ailleurs comme "l'univers des possibles"⁵. Les frontières qu'ils veulent passer d'abord sont celles qui prennent place dans leur imaginaire comme la séparation entre l'impossibilité de changer d'état, de statut social et la mobilité leur ouvrant les portes du possible. C'est cette frontière, qui dans leur perception sépare le monde de l'attentisme et de l'immobilisme et celui de l'action et de l'innovation, qu'ils désirent d'abord et avant tout passer. La migration devient un moyen d'espérer, et malgré les difficultés et les dangers que cette trans-migration provoque (répression d'Etat, traversé du Sahara en "pick-up", de la mer Méditerranée en "pateras", etc.), ils continuent leur chemin, acteurs entêtés à recherche d'un monde où ils pourront réaliser leur projet de vie. Malgré les épreuves qu'ils endurent, ils gardent espoir, ils gardent toujours espoir.

La permanence des liens qui se maintiennent malgré la distance, malgré la déterritorialisation ou même parfois l'errance, évoque pour moi l'idée de fidélité à soi d'abord, à son projet de vie, et aux siens, c'est-à-dire de la constance dans l'adversité, de destin prestigieux, fut-ce par le malheur : prestige de ceux qui ont osé partir de chez eux, ont découvert de nouveaux horizons, par rapport à ceux qui sont restés. Et c'est ainsi qu'ils se reconnaissent entre eux. Onésime, un jeune camerounais de 25 ans, me confiait qu'il avait été extrêmement impressionné par le désert : non seulement parce qu'il avait eu très peur, se retrouvant dans un élément naturel qu'il n'avait jamais connu auparavant, mais aussi parce que c'est à partir de là qu'il a eu le plus fort sentiment d'altérité. Le voyage tel qu'il le concevait dans son projet migratoire commençait vraiment à partir du désert selon lui.

⁵ Mustapha Belbah, in *Confluences Méditerranée, L'immigration bouscule l'Europe*, Revue n° 42- Été 2002, L'Harmattan, p.37-40.

"(...) Les bons souvenirs c'est que bon... depuis le désert je suis un mec changé ! Parce que je suis déjà un étranger ! C'est déjà un bon souvenir... Parce que bon, je suis quitté de la peau noire à la peau blanche... j'étais habitué à la peau noire, maintenant je me retrouve maintenant la peau blanche... maintenant je suis habitué avec les gens blancs. C'est une différence pour ma vision, quoi. Je suis content d'être un étranger quoi ! A partir d'ici, je suis content. Bon, c'est ça qui me soulage aussi... parce que ça me soulage vraiment l'esprit... vu que le voyage c'est beaucoup trop dur... ça, ça me soulage... je suis un mec changé et j'ai réussi là où certains sont mort ! Et moi je suis là, devant toi... et je parle (rire)... j'ai réussi quoi ! (...)." Cette approche met en lumière une caractéristique de plus en plus fréquente de la migration à l'échelle planétaire, soit la "clandestinité" comme destinée commune.

Les politiques systématiques de répression des migrations dites "irrégulières", non seulement ne répondent en rien aux besoins économiques, politiques et sociaux exprimés par ces acteurs en mouvement, niant même parfois leurs droits fondamentaux, mais en plus sont inefficaces, puisque les trans-migrants savent instrumenter l'existence des frontières pour organiser des filières de passage ou pour instituer des activités commerciales souterraines : face aux politiques répressives, le savoir-faire des trans-migrants, leur capacité à s'adapter aux dispositifs de contrôle en réorganisant leurs circulations, leur "savoir passer la frontière". Ces politiques contribuent bien souvent seulement à enfoncer encore plus profondément les passages de frontières en les reculant toujours plus loin par l'externalisation des contrôles⁶.

Ce qui a pour effet, non pas de diminuer le nombre de candidats ni le nombre de migrants en mouvement, puisque ces politiques ne prennent en compte ni leurs projets ni leurs besoins, mais de rendre la migration plus périlleuse, de fixer des populations dans des pays où elles ne veulent pas rester et de plonger la vie des migrants dans une clandestinité juridique les fragilisant et les rendant trop facilement exploitables. "Passer la frontière" devient un exercice de plus en plus périlleux qui se déroule de plus en plus loin des frontières européennes, ce qui augmente le nombre de victimes : les morts et les blessés se comptent par milliers!

Pour finir, peut être devrions nous écouter plus attentivement ce que nous disent ces nouveaux migrants : comme le racontent de jeunes Maliens,

"Nous savons ce qui nous attend en cours de route. Mais, nous, nous sommes déjà morts ici ! Alors mourir physiquement pour une cause ne nous effraie pas plus... C'est la seule chance que nous avons... et il faut la tenter !"

Si, l' "aventure" est un jeu risqué, tous l'acceptent. Parce que leur projet est plus fort que la crainte, leur détermination paraît inébranlable.

Mehdi ALIOUA

DEBAT

1 – Portiez-vous le même regard sur les migrations avant que vous ne débutiez vos recherches ou bien est-ce vos recherches qui ont modifié votre regard sur le phénomène migratoire ?

⁶ Par exemple, l'UE vient d'accorder 70 millions d'euros au Maroc pour lutter contre ceux qu'on appelle « l'immigration clandestine ». En plus de l'organisation, dans le cadre de l'Agence pour la coordination des frontières extérieures de l'UE (Frontex), de patrouilleurs conjoints européens au large de l'Afrique de l'Ouest pour « protéger » les côtes de l'archipel espagnol de « l'immigration clandestine », plusieurs programmes sont actuellement financés par l'UE dans les domaines de la politique d'asile, des visas et du franchissement des frontières extérieures. Et, à partir de 2007, il est prévu de mettre en place un nouveau programme-cadre intitulé " Solidarité et gestion des flux migratoires pour la période 2007-2013 ", constitué de quatre fonds (Fonds européen pour les réfugiés, Fonds pour l'intégration des ressortissants des pays tiers, Fonds pour les retours et Fonds pour les frontières extérieures) qui couvrira tous les besoins dans ces domaines. La politique néo-colonialiste de l'externalisation, celle de l'asile et celle de la gestion policière des migrants, est ainsi gravée dans le marbre sans que les citoyens européens ne s'en émeuvent de trop.

Mehdi Alioua : Vous abordez un point de méthodologie, pour ne pas dire d'épistémologie. Les contacts privilégiés que j'ai entretenus avec les personnes dont je partageais le quotidien sur mon terrain de recherche sont certainement dus à des valeurs communes que je véhiculais. En effet, j'ai la double nationalité française et marocaine, mes voyages entre ces deux pays sont fréquents et je connais les espaces de mobilité parce que je suis moi-même un migrant : forcément nos rencontres s'en trouvaient facilitées. En dehors d'un moralisme conventionnel, j'ai noué des liens d'amitié très forts et c'est ainsi que j'ai réussi à obtenir autant d'informations sur ce monde là. J'utilise cette connivence, cette reconnaissance dans mes recherches pour *comprendre*. Le chercheur n'est pas "extérieur" à la société et dans ses travaux les notions d'objectivité et de subjectivité sont deux faces d'une même pièce ; il ne se contente pas d'élaborer une problématique à l'aide d'hypothèses bien claires en prenant une distance inouïe avec son terrain, se coupant alors de sa face subjective, mais il lui revient de se rapprocher à la méthode des ethnologues des personnes qu'il étudie, puis de mettre en œuvre les facultés d'identification qu'il a reconnues et ressenties avec les diverses composantes de son terrain d'étude. C'est ce que Laplatine appelle le *regard introspectif*. En observant les autres, je me suis observé moi-même, et j'ai cherché ce qu'on avait en commun, ce qui m'a permis d'identifier des valeurs véhiculées dans les relations sociales qui s'établissent entre transmigrants. Certes le terrain n'apportera pas toujours toute les réponses mais conduira à des conclusions inattendues ; et cette relation privilégiée mise en œuvre dans l'observation des faits donne accès à une nouvelle connaissance sur soi-même indispensable à la connaissance de l'autre.

2 – Perla Cohen (Chargée de mission à la recherche sur les relations internationales - Université de Toulouse-Le Mirail) : Votre témoignage de sociologue montre de quelle manière, sur les routes et dans l'errance, la migration est une mobilité qui crée du lien social, de nouvelles compensations sociales, de nouveaux échanges culturels et où le statut d'étranger devient un statut partagé ; c'est une expérience que l'on rencontre quasiment à toutes les frontières qui se traversent et qui sont barrées. Trois questions :

- Pourquoi avez-vous appelé votre intervention "Mourir aux Portes de l'Europe" ? Cette expression induit une volonté, une décision, une destinée de "morts certaines" aux portes de l'Europe, pour ceux ou celles qui tentent de les franchir ?
- Pourriez-vous estimer la proportion de gens qui réussissent à passer les frontières face à ceux qui échouent et meurent ?
- En prenant en compte les notions de point de départ, de la route suivie et de point d'arrivée : combien de migrants ont à ce jour réussi à franchir les "portes de l'Europe" depuis 1992 et résident aujourd'hui dans les différents pays européens ?

M.A. : En premier lieu il convient d'oublier le schéma classique d'un lieu de départ et d'un lieu d'arrivée. Il n'y a jamais eu réellement de flux de migrants, il est faux de concevoir la migration comme un ensemble de flux, de cohortes, de masses de gens qui passeraient d'une société nationale à une autre. En réalité la migration a toujours été un *projet individuel*.

Concernant le nombre de morts, j'inverse les données des événements. Pour beaucoup, ces migrants sont victimes de leur migration, de leur mode migratoire. Alors que moi j'affirme que ces migrants sont victimes de politiques répressives injustes et inhumaines, qui ne prennent pas en compte les besoins des individus. Les gens migrent, bougent et le symbole, pour beaucoup de monde et notamment pour un grand nombre de militants, c'est le nombre de morts aux enclaves espagnoles. Les espagnols utilisent une rhétorique quasi guerrière au niveau territorial, il est question de "postes avancés". C'est à partir du moment où l'on a fermé les routes, où les gens se sont retrouvés bloqués dans des sociétés qui ne voulaient pas d'eux, qu'ils ont essayé de passer par des routes dangereuses et que les drames ont eu lieu

comme les 14 morts du 29 septembre dernier. Pour l'instant une enquête est diligentée, le Maroc a reconnu son implication dans le drame, seuls les espagnols la réfutent.

Ces événements sont la résultante de politiques et de prises de décisions qui échappent au citoyen moyen comme aux universitaires. Il est quasi impossible de quantifier le nombre de migrants qui ont réussi à franchir les frontières ; toutefois on suppose que ce chiffre n'est pas assez important pour justifier une telle politique répressive. Néanmoins sur les 700 000 régularisations qui ont eu lieu en Espagne il n'y aurait que 20% d'africains noirs, dont la majorité aurait transité par le Maroc. En tout, les arrivées annuelles dans l'U.E, qu'elles soient légales ou illégales, de migrants d'Afrique noire représente moins de 7% de la totalité des migrants ! L'Espagne qui a besoin de main-d'œuvre, laissait entrer les migrants au compte-goutte, certes, mais laissait faire. La "guardia civil" qui jusqu'en 2003-2004, moyennant quelque argent, relâchait la surveillance pour permettre à quelques africains d'entrer en Espagne par les Enclaves de Ceuta et Melilla. De l'autre côté, sur l'Espagne continentale, des rabatteurs attendent les bateaux qui proviennent des enclaves en territoire marocain, pour les amener travailler dans les serres andalouses.

3 - Alain Bonnassieux (Chercheur au Laboratoire Dynamiques Rurales) : Vous expliquez (ce que je ne conteste pas) que la migration est un projet essentiellement individuel qui induit un processus d'affirmation et de construction de soi. Ceci a bien été repris à partir des témoignages que vous avez cités. Ce point de vue traduit une grande partie de la réalité ; toutefois, il convient de ne pas négliger le rôle joué par la pression collective des familles de migrants : j'ai observé celle-ci le samedi matin dans les bureaux de poste de Toulouse où les mandats de la Western Union sont émis en nombre. Il me semble qu'il existe une pression très forte qui contribue à cette migration, ce qui n'exclut pas l'existence d'un processus d'affirmation individuelle. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

M.A. : J'essaie de montrer le rôle de l'imaginaire collectif où l'on observe une superposition d'éléments. Le départ en migration est vécu par certains comme une forme de libération vis-à-vis des contraintes familiales. Une anecdote, celle d'un sénégalais "taximan" qui ne supportait plus sa belle-famille qui exerçait une forte pression familiale concernant l'emprunt du véhicule au rythme de ses besoins. Lassé par ce qui ressemblait à une forme de harcèlement, ce taximan a fait ses valises, abandonné son taxi et a pris la décision de partir. Les premiers migrants arrivés par le Sahara étaient de réels "aventuriers", et c'est comme cela qu'ils continuent de s'appeler entre eux; ils ont tracé la "route" et se sont parfois installés sur place. Aujourd'hui ils vivent comme des gourous, animent des sectes évangéliques, sont mariés et servent de guides, etc.

Ainsi, majoritairement, depuis que ces aventuriers ont ouvert les routes, le scénario des prises de décision est toujours le même. Lorsque la personne a le désir de partir et lorsqu'elle "sent" que la réussite l'attend, elle l'exprime : "l'Europe est déjà en moi" ou "mon esprit est déjà là-bas, seul mon corps est ici". Alors il arrive parfois qu'elle demande à un parent et des amis de l'aider à financer son voyage en leur empruntant une somme qu'elle promet rembourser au décuple, ou il arrive qu'elle présente alors son projet au conseil du village et les gens et sa famille vont se réunir pour l'aider à financer son voyage, voyant là une source de revenu. Mais dans la migration que je décris, on est loin de la noria présentée par Sayad. La très grande majorité décide individuellement de migrer, et n'implique que leur famille conjuguée, rarement les parents et encore plus rarement la communauté.

4 – Je reviens sur l'importance du vocabulaire utilisé : vous avez pris comme exemple le terme de "clandestin", porteur de représentations négatives ; vous avez également évoqué dans votre intervention le terme de "cow-boy", ces garçons vachers qui sont devenus, grâce au cinéma, des symboles dans l'Ouest américain. Existe-il des représentations

cinématographiques en Afrique de l'Ouest ou au Maroc qui auraient mis en image ou en scénario cette épopée des clandestins ?

M.A. : Quelques livres et films marocains (surtout des courts-métrages) décrivent la migration que certains nomment clandestine des marocains mais aucune publicité n'accompagne leur sortie. En effet ces films ne présentent que les aspects négatifs de la migration, dans une ambiance mélancolique propre aux thèmes de l'incontournable exil, comme le terrible drame qui a touché un village marocain où une quarantaine d'enfants ont péri sur les "pateras" alors qu'ils tentaient d'accoster en Espagne. Les intellectuels marocains continuent à considérer la migration comme un mal inévitable, ils sont dans la plainte et la culpabilité : accusation du pays qui abandonne ses ressortissants ou du migrant qui ne dispose pas de tous les éléments pour prendre la mesure des dangers encourus par sa démarche. Le migrant est toujours conçu comme une victime, jamais comme un acteur porteur de projet.

5 - Gabriel Weissberg (Animateur des Cafés Géographiques à Toulouse) : Je suis très heureux d'être venu vous écouter ce soir, ne serait-ce que pour avoir, parfois un peu brutalement, fait paraître un peu obsolètes certaines idées que je me faisais de la migration. Deux questions :

- L'organisation des flux migratoires était selon moi représentée selon un processus de "filiale" qui comprenait un point de départ, une route, un point d'entrée. Cette vision est remise en question et fautive, d'après votre exposé. Toutefois, lorsqu'on observe les flux migratoires asiatiques qui parcourent des routes encore plus longues que celles des migrants subsahariens, il m'apparaît que la notion de "filiale" existe encore. Qu'en pensez-vous ?
- La seconde question découle de la première, elle est aussi en lien avec mon expérience extrême-orientale et touche à la fois aux questions des solidarités entre migrants et à la notion de "diaspora". Trop utilisé et souvent de manière impropre et abusive, ce terme peut être entendu comme **une forme de solidarités ethniques ou géo-dialectales** : lorsque les groupes chinois émigrent, on s'aperçoit qu'ils viennent des mêmes provinces subchinoises et qu'ils sont liés par des solidarités géo-dialectales. Que faut-il faire selon vous de la "filiale" et de la "diaspora" ?

M.A. : Le terme de filiale me gêne personnellement parce que les médias en ont fait une interprétation totalement galvaudée. Des travaux de recherche conduits au Sénégal ont montré que les moments les plus difficiles vécus par les migrants le sont par ceux qui ne disposent pas de réseaux ou de "connections", selon leur propre expression ; c'est bien ce que l'on nomme "filiale". D'une manière générale les migrants suivent les réseaux qu'ils ont, qu'ils se sont créés au fur et à mesure des rencontres et des passages de relations impersonnelles à des relations personnelles, il se crée des dépendances et des régulations mais dont la base sont des relations sociales déterritorialisées : ce forme alors des collectifs d'entraide. Le partage d'un quotidien extrêmement rude rend obligatoire la transmission des savoirs acquis, comme savoir passer les frontières, comment survivre dans des espaces dont on ne maîtrise pas les normes et les valeurs. On est dans un exercice de style où la relation sociale est première : la dette engendrée par les nouveaux arrivés dans ces collectifs, va permettre l'échange et favoriser la solidarité. Ces aides ne sont jamais totalement désintéressées, il s'y glisse toujours une relation de pouvoir où le donateur est en position de supériorité, cela sous-entend une dette à venir dite "dette de relation" qui peut prendre des formes diverses puisque nous sommes essentiellement face à des dons de services. En échangeant les uns avec les autres, ils vont établir une identité collective.

On a vu apparaître des filiales lors de la migration nigériane, la mieux organisée puisqu'elle a fourni les premiers aventuriers. Les candidats au départ du Nigeria suivaient

exactement le même itinéraire que ceux qui les avaient précédés, et toutes les fois que cela était nécessaire ils étaient pris en charge, lors de chaque étape, par des "anciens" présents dans chaque "port", à tel point que certains s'y étaient complètement installés, tirant profit de petits commerces tels des cybercafés ou des commerces de poisson séché (aliment de base de l'Afrique de l'Ouest) absent des régions sahariennes et du Maghreb. On assiste là à des créations d'espaces ressources ; ce sont des "villages", des "camps" ou des "quartiers" totalement autogérés qui sont le fruit d'une incessante circulation.

Du côté asiatique, on observe le même phénomène de filières mais mieux organisé. Les gens partent vers des pays-étapes, des pays-rebonds comme les ingénieurs indiens qui font escale à Singapour, considérant que c'est une étape avant l'Australie et qu'après l'Australie la voie vers les Etats-Unis est ouverte. Ainsi, ils acceptent de travailler dans des grandes entreprises prestataires de service informatique où ils sont peu payés, sachant que c'est un passage obligatoire avant leur destination finale.

Si ce processus s'apparente à la notion de "filière", on ne peut en revanche pas utiliser le terme de "diaspora" qui suppose un minimum d'unicité ethnique ; le terme de "république de clandestins" me convient mieux.

6 – Concernant les romans abordant le thème des migrations, il en existe "Le Ventre de l'Atlantique" de l'écrivain sénégalaise Fatou Diome, sorti en 2003 et qui a eu un prix littéraire. Trois questions :

- les "guides" sont-ils des profiteurs comme ils sont décrits par certains médias et hommes politiques ? Avez-vous plus de précisions à apporter au niveau du terme de "guides" ?
- avez-vous envisagé des solutions à apporter aux problèmes générés par l'arrivée des migrants dans les pays européens notamment au niveau des problèmes de logements ou autres ?
- Il y a quelques années, on avait mis en place un système de passeports gratuits en direction de tous les membres du continent africain, quel impact cette mesure a-t-elle eu ?

M. A. : Les guides sont-ils des "profiteurs" ? Incontestablement une relation de pouvoir s'établit entre le clandestin et le passeur. Si l'action de migrer demeure un acte individuel, sa mise en œuvre induit des collaborations multiples et le passeur en est la figure incontournable, certes peu sympathique si l'on se réfère aux images diffusées par les médias. Cependant ils apparaissent souvent comme les "compagnons de galère" des migrants : qu'il s'agisse de la traversée du Sahara en camions ou du passage en Espagne sur les "pateras", leurs sorts sont liés. Que les guides tirent profit de certaines situations, c'est certain : des pêcheurs marocains ont gagné pas mal d'argent, tout comme les touaregs d'Agadez qui sont devenus transporteurs, mais ces "passeurs" sont une pièce maîtresse dans le parcours migratoire, d'autant que certains, sont des anciens migrants, et jouent un rôle de médiateur entre les mondes que le candidat à la migration est appelé à traverser et peut-être à adopter. Dans ces cas, il ne s'agit pas de filières organisées au niveau transnational.

Mais il existe des réseaux qui exploitent de bout en bout les migrants, très difficiles d'accès car ce sont de vraies mafias où l'omerta règne. Ces filières là sont invisibles comme la violence qui les anime, je n'ai jamais eu affaire à elles, mais elles sont ultra minoritaires, car un tel investissement en violence et en "personnels" nécessite qu'il soit rentable, et le seul prix du passage ne suffit pas : ce sont plutôt des filières qui font travailler ensuite en Europe, je pense essentiellement aux commerces du sexe. Pourtant, elles sont minoritaires, et la majorité des femmes qui se sont prostituées (les hommes l'avouent rarement) l'ont fait pour survivre sans être forcé par une mafia.

Pour répondre à la deuxième question : les migrants ne posent pas plus de problèmes que n'importe quelle personne résidant en Europe ; examinons les étudiants toulousains, ils arrivent de toute la région et de toute la France, et ils posent ainsi des problèmes de logement et les solutions à apporter restent en suspens ! Il faut souligner combien la rhétorique politique permet de justifier la "guerre faite aux migrants". Les problèmes de logements, de chômage, de déficit financier concernant les prestations sociales sont autant de prétextes mis en avant pour appuyer l'arrêt de la venue d'étrangers en France ; on assiste à un réel rapport de domination. Il convient de replacer le fait migratoire dans un contexte de réalité : en Espagne, le lot des migrants clandestins originaires de toute l'Afrique représentent moins de 5% des étrangers, la majorité des migrants qui entrent en Espagne arrivent d'Amérique latine et de l'Europe de l'Est.

7 – M. Welzer-Lang (Sociologue à l'Université de Toulouse-Le Mirail) : Je remercie M. Alioua pour son exposé, il fait partie des sociologues qui actuellement "dénotent" parce qu'ils montrent à travers leurs travaux de recherches une autre réalité du fait migratoire. On ne rencontre pas aujourd'hui de consensus sur les migrations. Il semble qu'on ait intériorisé des peurs et plus particulièrement la peur de l'étranger. Un premier travail s'impose dans nos têtes d'intellectuels : se départir du sens commun que ces nouveaux arrivants n'apportent que des problèmes ! Il faut accepter de penser que ces transmigrants sont des individus à part entière qui pensent et réfléchissent, et dans ce contexte (nouveau pour certains d'entre nous) il y a un autre rapport à créer au niveau de l'altérité avec ceux et celles qui nous interpellent.

M.A. : Je m'inscris totalement dans cette vision, non seulement parce que j'ai été nourri par ce type de littérature mais aussi parce que la confrontation avec le terrain m'a fait découvrir cette réalité. Il n'est pas facile, lorsqu'on adhère à une idéologie humaniste et tolérante de se libérer du carcan marxiste ou néo-marxiste, quand bien même celui-ci aurait apporté beaucoup de choses intéressantes à la compréhension du monde et de ses injustices. D'autres hiérarchies existent autres que celles du dominant et du dominé, il est temps d'abandonner ce manichéisme et d'établir d'autres formes de rapports sociaux plus fluide et plus proche de la réalité. Ces gens, qui selon nos critères sont en souffrance, sont dans une dynamique d'évolution et nourris par l'espoir d'un avenir autre. L'Europe vieillissante semble avoir perdu la notion d'espoir et c'est ce qui pourrait expliquer ses peurs vis-à-vis d'une jeunesse africaine bouillonnante.

8 - J.M. Pinet (Animateur des Cafés Géo à Toulouse) : Certains stéréotypes ont été évoqués concernant la xénophobie, d'autres ont cours sur la pertinence de l'immigration, comme cette phrase célèbre : "On ne peut pas accueillir toute la misère du monde en France et en Europe".

M.A. : Cette phrase est totalement déconnectée de la réalité. A l'heure actuelle ce ne sont pas les plus pauvres qui migrent. Si un jour les plus pauvres réussissaient à migrer, c'est qu'on serait allé les chercher. Il est faux de dire que la misère du monde est à nos portes, c'est peut-être très dur à concevoir mais la misère du monde n'arrive même pas à nos portes, elle meurt sur place ! Certes la misère existe en France, elle est de plus en plus apparente et l'on ne va pas distinguer et opposer les misères, cependant il faut savoir que les migrants qui atteignent la France sont les plus débrouillards et les moins précaires. Ils apportent beaucoup de dynamisme, et s'ils travaillent, alors, en les régularisant, on augmente le nombre de cotisations sociales. Je ne comprends donc pas le calcul des politiques.

9 – Vous avez listé les motivations des migrants "qui vont chercher leur vie" dans une Europe idéalisée. Personnellement je pense que pour 99% d'entre eux leurs projets consistent à se loger et éventuellement à fonder une famille. Cependant, on ne peut pas écarter la question :

pourquoi ces gens là n'arrivent-ils pas à vivre décemment dans leurs pays d'origine ? s'agit-il de carences ou de dysfonctionnements au niveau des organisations économiques internationales telles le FMI ou l'OMC ? En tout état de cause aujourd'hui la vision qui domine au niveau des migrations est une vision sécuritaire et non économique qui consisterait à faire un commerce plus juste. Face à cette vision de plus en plus sécuritaire, quelles solutions envisageriez vous : seraient-elles pédagogiques, politiques ?

M.A. : Sur la question de la mondialisation, j'inverse les données des problèmes. Les gens migrent non pas parce que la mondialisation les a rendus pauvres, mais parce que la mondialisation n'est pas venue à eux. Partout où le commerce international est en place d'une façon structurée et puissante, il y a croissance économique, création de richesses et d'emplois. Ce qu'il manque parfois, c'est un Etat providence qui protège ses ressortissants. Or les pays africains sont les oubliés de la mondialisation.

Un second point sur lequel il convient d'insister : plus il y aura de développement, plus les mouvements migratoires seront intenses. La grande majorité des personnes qui "mériteraient" de migrer parce qu'elles sont en situation de grande précarité, au point de vue économique ou politique (comme les réfugiés), n'arrive même pas aux marges de l'Europe. Les gens qui sont en train de mourir de faim au Niger n'ont aucun espoir de fuir leur pays de misère. Les migrants qui sont en action sont en bonne santé, forts physiquement, pleins de vitalité en dépit de conditions sanitaires déplorables. Seules les femmes souffrent encore de mauvaises conditions d'hygiène lors des accouchements clandestins ou de violences qui leur sont faites lors des voyages. En conclusion : où sont les masses faméliques d'Afrique ? Elles sont malheureusement encore très loin de l'Europe ! En train de mourir dans une quasi indifférence !

10 - Perla Cohen (Chargée de mission à la recherche sur les relations internationales – Toulouse II) : Je souhaiterais revenir sur la question que j'ai posée au tout début de votre intervention. Au préalable, je tiens à préciser que je ne mets en cause ni les mouvements historiques migratoires de toujours, ni la nécessité de la continuité de flux migratoires, ni le droit à l'entrée des gens mobiles là où ils vont. Par contre, je souhaite débarrasser le discours que nous tenons les uns et les autres d'une couche d'idéologie et de compassion qui nous rassure et qui nous empêche de faire ce qui me semble être notre travail fondamental : **comprendre** de quoi il en retourne aujourd'hui dans ces flux migratoires mondiaux.

Il s'agit bien d'un mouvement dans lequel nous sommes engagés pour un long moment, dans lequel l'Europe a des intérêts et des non-intérêts, dans lequel les pays africains ont commencé à défendre leurs intérêts puisqu'ils refusent qu'on vienne prélever chez eux des intellectuels ; les Indiens se sont déjà donnés les moyens de ne pas exporter la totalité des ingénieurs informaticiens qu'ils forment.

Il me semble légitime pour les pays d'accueil de s'interroger sur la capacité d'accueil ; comme il est aussi pertinent pour les pays de départ de se poser des questions sur la nature et les flux de ces départs. Mais à partir du moment où il est dit "ce sont les nouveaux conquérants ; c'est un mouvement de colonisation similaire à ceux qui au 19^e siècle ont peuplé le Nouveau Monde", alors n'est-il pas légitime que ce débat sur point de départ et point d'arrivée ait lieu ?

Le second questionnement porte sur la création de nouveaux modes de vie, de nouvelles solidarités, de nouveaux repères identitaires, de nouvelles territorialités etc... Ne serait-il pas opportun de tirer des conclusions de ces divers éléments afin d'interroger ces nouvelles migrations en terme de nouveaux types de mobilité susceptibles d'en générer de nouvelles ? Ce phénomène a été observé en Amérique latine et notamment à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Sentez-vous ce type d'élément dans les migrations que vous étudiez ?

M.A. : C'est à partir d'une vision macro-géo-politique que votre analyse est conduite. Je ne me risque pas à ce type d'exercice pour deux raisons : d'une part, je n'ai pas la prétention

d'être arrivé à ce niveau de réflexion et d'autre part on court le risque de tomber très facilement dans le registre des généralités.

Concernant la capacité des pays d'accueil, il est légitime d'en parler mais ce qui n'est pas légitime, c'est le cadre dans lequel ces rapports sont établis. Si les travaux des universitaires étaient retenus, on se rendrait compte que les notions de point de départ et de point d'accueil n'existent plus ; les points d'accueil sont multiples et variables, aucun n'est définitif ; les gens peuvent s'arrêter en route et s'installer, retourner chez eux ou prendre une nouvelle direction. Ce schéma est mondial et concerne toutes les couches des sociétés actuellement en mobilité. Si on prend le cas des 5000 ingénieurs informaticiens indiens qui devaient entrer en Allemagne, on constate que l'on est dans un schéma macro-étatique où l'un des états exerce le contrôle de son territoire et l'autre va fournir la main-d'œuvre souhaitée. Dans ce dialogue là il n'y a pas de place pour l'individu, l'avis des indiens n'a pas été sollicité ; en fait ils ont été accueillis en Angleterre pour des raisons de langue et l'Allemagne a fait appel à des informaticiens français ! La fermeture de Sangatte illustre aussi l'aberration d'une politique étatique nationale qui veut maîtriser les portes de sortie de son territoire alors que le contrôle des entrées lui échappe...

On est en présence d'une effervescence et d'une recrudescence, surtout dans les pays du sud, de désirs d'émancipation, de liberté et de réussite individuelle. Le débat sur les flux migratoires comme celui sur les capacités d'accueil des états est indispensable, mais il ne peut se tenir qu'à l'échelle mondiale et en replaçant la dimension individuelle. Il faut que toutes les parties intéressées soient concertées : les pays de départ, de passage etc., mais surtout les premiers concernés : les migrants eux-mêmes, qui d'ailleurs s'organisent de plus en plus politiquement, dans des ONG, etc.

11 - Etienne Combes (Animateur des Cafés Géo à Toulouse) : Vous avez évoqué les politiques européennes de plus en plus dures et les accords passés avec les états aux marges de l'Europe comme le Maghreb. Derrière ce discours "monolithique" qui règne en Europe, n'y-a-t-il pas des diversités d'attitudes entre les politiques de certains pays comme l'Espagne, l'Italie ou la France par exemple ?

Parallèlement au durcissement des règles d'entrées dans les pays européens, quelle est l'attitude, de l'autre côté de la Méditerranée, des chefs d'état, des gouvernements et des monarques des pays africains et du Maghreb face aux injonctions et pressions de l'Union européenne ?

M.A. : Fort heureusement on enregistre des diversités de point de vue et des diversités citoyennes. On peut citer comme exemple le travail d'une députée Vert française qui a réussi à donner la parole à des migrants africains subsahariens vivant dans la grande misère au Maroc devant les députés européens afin de confronter ceux-ci aux conséquences désastreuses de leurs politiques. Sans être dupe des limites du pouvoir du Parlement européen et avec l'appui d'Amnesty International et de Médecins Sans frontières, elle a mis un accent particulier sur les atteintes au droit d'asile, qui en Europe se réduit comme une peau de chagrin : confère le récent résultat d'un référendum à Genève où la droite populiste fait la chasse aux "profiteurs" du droit d'asile.

Le contexte politique européen est défavorable à l'immigration, on décompte au moins 9 coalitions d'extrême droite au Danemark, en Hollande, en Belgique flamande, etc.. L'Union européenne tente de recomposer les territoires et les politiques ; l'Europe n'est plus l'Europe des diversités et des débats, elle est dans un principe d'homogénéisation et se voudrait être un supra état-nation ce qui apparaît comme une aberration. Si les états membres ont conservé leur souveraineté et une relative autonomie quant à leur politique migratoire (comme l'Espagne et l'Italie) ils sont obligés d'avoir un point de vue relativement homogène en adhérant aux décisions du Conseil européen. Le principe d'homogénéité est encore plus

visible lorsqu'il s'agit de l'application de la politique européenne vis-à-vis des pays frontaliers et plus particulièrement africains, et dans ces cas de figure la solidarité communautaire s'exerce. A ce titre une agence a été créée en 2004 pour améliorer la gestion intégrée des frontières extérieures des Etats membres de l'Union européenne : Frontex. Même si les Etats membres sont responsables du contrôle et de la surveillance de leurs frontières, l'Agence apporte aides et soutiens à l'application des mesures communautaires. Cette gestion intégrée prend la forme concrète d'équipes d'intervention, de patrouilles mixtes financées par chaque état tout autour de l'Europe. Certains pays ont résisté : l'Algérie n'a jamais voulu négocier les questions migratoires, le Maroc a tenté de monnayer l'arrivée de ces propres migrants.

Au final, ces politiques européennes décidées en Europe pour les européens dans un esprit de coordination, visent la gestion intégrée et uniforme du contrôle des personnes et de la surveillance des frontières. L'Europe est devenue une super puissance, presque aussi puissante que les Etats-Unis, avec des moyens de pression considérables où la relation d'état à état a quasiment disparu parce qu'il n'y a plus d'état de départ et d'état d'arrivée, on ne reconnaît aujourd'hui que des **états de passage et de circulation**. Parmi ces états de passage, certains peuvent faire l'objet d'installations plus durables il semble que ce soit le cas pour les pays européens, mais ce ne sont que des suppositions et nul ne peut encore en apporter la preuve formelle.

12 – Pouvez-vous expliquer le raisonnement qui consiste à soutenir que le développement des pays sous-développés contribuerait à accroître les flux migratoires ?

M.A. : Il est nécessaire de faire un détour par l'histoire. La révolution industrielle européenne du 19^e siècle a entraîné un départ massif des individus. Ce fut la plus grande migration de tous les temps, c'est un fait avéré. Si on établit une comparaison avec les pays africains, le changement à venir, c'est le passage de la campagne vers la ville. Encore aujourd'hui les structures africaines sont agraires même si les villes grandissent pour devenir des mégapoles comme Le Caire (14 millions d'habitants), Dakar, Casablanca, Lagos, etc. Les populations jusqu'alors rurales s'installent dans ces grandes villes ; ils passent de campagne à la ville et ce transfert est complexe. Le passage d'une communauté rurale installée dans le territoire et dans l'ordre établi par la filiation et la parenté vers une nouvelle forme d'ordre où les dynamiques sociales sont beaucoup plus présentes, où les confrontations de modes de vie et d'organisations sociales sont permanentes, crée, en dépit des bouleversements, une réelle dynamique.

La grande majorité (85 %) des gens que j'ai interrogés lors de mes recherches universitaires résident dans les villes, ils y ont grandi, ont connu la scolarisation, parlent plusieurs langues (leur langue maternelle et le français ou l'anglais), manipulent internet et rêvent de partir. A la sortie du système scolaire ils souhaitent trouver du travail, or la croissance ne donne pas un emploi immédiat. Il n'existe pas de solutions qui permettent en l'espace d'une génération de créer les conditions pour qu'un pays comme le Sénégal par exemple arrive au même niveau de développement que le Portugal ! L'évolution est en cours, elle se déroule sur le long terme avec des phases de transition, des périodes de déstabilisation où des dynamiques se mettent en œuvre, où les populations bougeront à la recherche de cet ailleurs où tout est possible.

Compte-rendu établi par **Marie-Rose GONNE-DAUDE** et revu par **Mehdi ALIOUA**

SITES INTERNET

Le réseau Migreurop : <http://www.migreurop.org/>

Médecins Sans Frontières-Espagne, "Violence et immigration – Rapport sur l'immigration d'origine subsaharienne (ISS) en situation irrégulière au Maroc", septembre 2005.
<http://www.msf.fr/documents/base/2005-09-29-MSFE.pdf>

AFVIC (Amis et familles des victimes de l'immigration clandestine) - Cimade, "Refolements et expulsions massives de migrants et de demandeurs d'asile", Rapport de mission, 12 octobre 2005.
<http://www.cimade.org/downloads/expulsions%20Maroc%20rapport%20Afvic%20Cimade%2012-10-05.pdf>

AFVIC - Cimade, « Enfermement des étrangers et renvois collectifs », Rapport de mission, 18 octobre 2005.
<http://www.cimade.org/downloads/Maroc-rapport-19102005.pdf>

Amnesty International-section française, « Le Maroc, l'Union Européenne et l'Espagne dans le domaine de l'asile et du contrôle des flux migratoires », octobre 2005.
http://www.libertysecurity.org/img/pdf/maroc_ue_espagne_asile_et_migr_10_05.pdf

APDHA (Asociación pro derechos humanos de Andalucía), « Rapport sur les violations des droits de l'homme des personnes migrantes d'origine subsaharienne en transit au Maroc », octobre 2005.
http://www.atmf.ras.eu.org/article.php?id_article=623

APDHA, « Droits de l'Homme à la frontière Sud, rapport sur l'immigration clandestine durant l'année 2005 », janvier 2006. <http://www.apdha.org/documentos/informe2006fr.doc>

Association Rif pour les droits de l'Homme, « Rapport sur la situation des migrants subsahariens dans la province de Nador pour l'année 2005 » http://www.hee.ouvaton.org/article.php?id_article=82

BIBLIOGRAPHIE

- AGIER M, *La main gauche de l'Empire*, Multitudes n°13, hiver 2003.
- ALIOUA M, *Réseaux, Etapes, Passage. Les négociations des subsahariens en situation de migrations transnationale*. Mémoire de maîtrise de sociologie, Université Toulouse Le Mirail, 2003.
- ALIOUA M, *la migration transnationale des africains subsahariens*. Mémoire de DEA de sociologie, Université Toulouse Le Mirail, 2003.
- ALIOUA M, 2005 « La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb. L'exemple de l'étape marocaine. », in BENSAD A, (dir.), *Marges et mondialisation : Les migrations transsahariennes*, Maghreb-Machrek, n°185, Automne 2005.
- R.AXELROD, Comment réussir dans un monde d'égoïstes. Théorie du comportement coopératif, Poche
- BELGUENDOZ A, « Expansion et sous-traitance des logiques d'enfermement de l'UE. L'exemple du Maroc », *Culture et Conflits*, n°57, 2005. <http://www.conflits.org/document1754.html>
- BELGUENDOZ A, *Le Maroc non africain, gendarme de l'Europe ?*, Rabat, Intergraph, mars 2003, 129p.
- BENSAD A, 2003, « Agadez, carrefour migratoire sahélo-maghrébin », *R.E.M.I (Revue Européenne de Migration Internationale)*, Vol19, n°1, p.7-28.
- BENSAD A, 2005, « Les migrations transsahariennes, une mondialisation par la marge », in BENSAD A (dir.), *Marges et mondialisation : Les migrations transsahariennes*, Maghreb-Machrek, n°185, Automne 2005.
- BREDELOUP S et PLIEZ O, *Migration entre les deux rives du Sahara, Autrepart* n°16, décembre 2005.
- COQUET, DANIEL, FOURMANN, *L'Europe et l'Afrique : flux et reflux*, Observatoire Français des Conjonctures économiques. 30p.
- DAHOU K, *Vers un dialogue euro-africain sur la coopération transfrontalière*. Etude réalisée pour le compte du SCSAO, mars 2004.
- GOLDSCHMIDT E, 2002, « Migrants congolais en route vers l'Europe », in *Temps modernes*, août-nov., n°620-621, p. 208-239.
- GOLDSCHMIDT E, 2004, « Etudiants et migrants Congolais au Maroc : politiques d'accueil et stratégies migratoires. » in, MARFAING L. et WIPPEL S. (dir.), *Les relations Transsahariennes à l'époque contemporaine. Un espace en constante mutation*, Karthala et ZMO, Paris et Berlin.
- GREFF V, *Les Conventions des Etats membres de l'UE avec des « pays tiers » et « pays d'origine » tendant à restreindre les flux migratoires vers l'Europe*, Note de recherche 2005, TERRA
- GREGOIRE E, *Monde arabe et Afrique noire : permanences et nouveaux liens*. *Autrepart* n° 10, 2000.
- HCCI, « La mise en oeuvre de l'accord de Cotonou entre l'Union Européenne et les pays ACP ». 16p
- KNAFOU R. (dir.), 1998 *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*. Belin, Paris.

- MARFAING Laurence, *Les relations transsahariennes à l'époque contemporaine. Un espace en constante mutation*, Paris, Karthala, 2004.
- MARX Nina, *Europe - Mali : les ONG de développement, nouveaux acteurs de la question migratoire ?* Mémoire de Master-recherche en Science Politique / Etudes africaine, Paris 1, Dir. M. Agier, J. Valluy, 2006, 127 p.
- Migreurop, *Externalisation des contrôles aux frontières sud de l'Europe*, Appel et programme. 20 juin 2005.
- Migreurop, *Guerre aux migrants. Le livre noir de Ceuta et Mèlilla*.
- WENDER A-S, *La situation alarmante des migrants subsahariens et les conséquences des politiques européennes*, Service des Solidarités Internationales, Cimade, octobre 2004
- ODGERS O., 2001, *Identités frontalières. Immigrés mexicains aux Etats-Unis*, Ed. Recherche Amérique Latine, L'Harmattan, Paris.
- PLIEZ O., 2003, *Villes du Sahara, urbanisation et urbanité dans le Fezzan libyen*, Paris, CNRS Editions, coll. Espaces et territoires, 207 p.
- SAYAD A., 1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 331 p.
- SIMMEL G, 1908, « Digression sur l'étranger », in GRAFMEYER Y. et JOSEF I, 1984, *L'école de Chicago*, Paris, Aubier, p.53-59.
- TARRIUS A., 1992, *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, Harmattan, 208 p.
- TARRIUS A., 1993, « Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants », *Les annales de la recherche urbaines*, n°56/60, décembre 1993.
- TARRIUS A, 2000, *Les Nouveaux cosmopolitismes*. L'Aube, Paris.
- TARRIUS A. 2001, « Au-delà des Etats-nations : des sociétés de migrants », *R.E.M.I. (Revue Européenne de Migration Internationale)*, vol.17, n°2, p.37-62
- TARRIUS A, 2002, *La Mondialisation par le bas : Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Voix et regards, Balland, Paris.

PRESSE

- A. Bensaad, « Voyage avec les clandestins du Sahel », *Le Monde diplomatique*, septembre 2001
- M.Ammami, « Immigration clandestine à Maghnia. Le bonheur est-il au bout du chemin ? », *Liberté- Algérie*, 17/08/2005
- « A un pas de l'Europe, rien ne peut arrêter les immigrés africains. » *AFP, Maroc*, 1/09/2005
- « Immigration dans les pays de l'UE. L'exécutif propose une politique commune », *Liberté- Algérie*, 03/09/2005
- C.Simon, « Maroc, terminus noir », *Le Monde*, 03/09/2005
- C.Chambraud, « La pression migratoire aux portes de l'Espagne dégénère en drame », *Le Monde*, 30/09/2005
- « Des immigrants expulsés d'Espagne abandonnés près de la frontière algérienne », *Le Monde*, 7/10/2005
- « La ville de Gao au coeur de l'immigration clandestine », *AFP*, 10/10/2005